

A black and white close-up portrait of Léo Ferré. He is wearing glasses and has a cigarette in his mouth. The lighting is dramatic, with strong highlights on his face and glasses, and deep shadows elsewhere. The background is dark and out of focus.

Les Copains d'la nouvelle

L'ACTUALITÉ DE LÉO FERRÉ
Automne 2018 / Hiver 2019 - N° 36 - 3 €

Serge Jacques

Serge Jacques

Parmi les photographes de Léo Ferré, il y a un trio connu et reconnu, Villers, Grootclaes, Ullmann, d'autres, talentueux également, qui ont arrêté quelques instants de sa vie. Au début des années 50, Serge Jacques. De lui, une photo demeure, Gabin et Ferré lors de l'enregistrement de *De sacs et de cordes*, en 1951. Il y eut d'autres déclics, en particulier, les pochettes de quelques Odéon, un 25-cm, trois 45-tours, entre 1953 et 1959.

Celle du 45-tours – Odéon MOE 2097 – avec *Mon p'tit voyou*, *Notre-Dame de la Mouise*, *À la Seine*, *Judas*, mérite arrêt sur image : Ferré de trois-quarts profil, lunettes et cigarette, cheveu cranté, regard vers le bas.



Les Copains d'la nouvelle

À suivre en page 3 de couverture

Une affiche pour se souvenir

Une nouvelle fois, il faut revenir au plus près des *Chansons d'Aragon chantées par Léo Ferré*, plus particulièrement de *L'Affiche rouge*, première chanson du 25-cm paru en 1961. En ce deuxième semestre 2018, nombre d'occasions nous ont ramenés vers elle.

Le spectacle *Léo Ferré Corps Amour Anarchie* s'ouvre avec *Il n'aurait fallu*, poursuit sur *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, Cali conclut en concert son *chante Léo Ferré avec L'Affiche rouge*, le CD *Pour tout bagage on a 20 ans* de La Sido présente *L'Affiche rouge* et *Il n'aurait fallu*, Michel Buzon, dans *Graine d'albatros* interprète également *L'Affiche rouge*. Un peu avant, ce même titre était, évidemment, du triple CD paru chez EPM, *Marc Ogeret chante les poètes*. Il y a eu, aussi, dans « L'été en séries » du *Monde*, un feuilleton en trente épisodes, *Ma chanson d'amour*, où des artistes présentaient leur préférence, la styliste Agnès B. s'arrêtant sur cette même *Affiche*, chanson d'amour, chanson de l'au-delà de l'amour. Enfin, dans le domaine universitaire et pour revenir au disque, lors du colloque *Aragon vivant*, au Centre culturel international de Cerisy, en septembre, Robert Horville a proposé une communication, *Aragon / Ferré, deux conceptions croisées de la mise en musique des poèmes* (Actes du colloque, à paraître).

Un événement a mis d'autres lumières sur cette chanson, la disparition, le 4 août, à cent un ans, du dernier survivant du réseau Missak Manouchian, membre des FTP-MOI, Francs-tireurs et partisans-Main d'œuvre immigrée, Arsène Tchakarian, un « étranger », notre frère pourtant. La presse nationale, les quotidiens en particulier, sont revenus sur sa vie, ses combats, ses engagements, de *L'Humanité* au *Figaro*, en passant par *La Croix*, *Libération*, *Le Monde*. Ce dernier, dans son édition du 7 août, sur une pleine page et sous la signature de Dominique Buffier, retraçait son centenaire, reproduisait l'affiche rouge et les sept quintils de *Strophes pour se souvenir*, titre sous lequel est paru le poème dans *Le Roman inachevé* en 1956, après un premier titre, *Groupe Manouchian*, dans *L'Humanité* du 5 mars 1955.

Il y a eu, depuis des décennies, sur cet épisode héroïque et douloureux de la Résistance et de la Libération de la France, de pertinentes recherches, des livres et des articles érudits, de vibrants documentaires et films, de nombreuses polémiques aussi, indispensables outils de la transmission mémorielle, liens avec une actualité insoutenable. Il y eut aussi, en cet automne 2018, quelques mots de Robert Badinter, sa radieuse présence et, au milieu de ses prises de position, son plaidoyer sur les outils de mémoire.

La grande librairie de François Busnel, le 31 octobre, le recevait pour la sortie de *Idis*, livre sur sa grand-mère maternelle. Annette Wieviorka était également invitée pour la nouvelle édition, très enrichie, de *Ils étaient juifs, résistants, communistes*, initialement publié en 1986. Elle a évoqué la mythologie autour de l'affiche rouge, rappelons-le, affiche de propagande nazie dénonçant une « armée du crime ». Elle affirmait : « Sans cette affiche, le réseau Manouchian aurait été oublié. Il y a eu le poème d'Aragon mis en musique par Ferré », insistant sur le fait que les cérémonies mémorielles ne suffisent pas, espérant que les livres sur cette histoire « servent un peu à quelque chose, le théâtre, les œuvres d'art aussi, pour tenter de faire que ce passé soit vraiment du passé mais qu'il reste présent ». Robert Badinter affirmant avec force combien ce poème, cette chanson était « un exemple extrême de l'importance de la création artistique au service de la mémoire », la façon la plus juste de parler aux jeunes générations. Et de conclure : « S'il n'y avait pas eu et le poème d'Aragon et la musique de Ferré, je ne suis pas sûr que leurs noms et leurs souvenirs soient si présents. Eux, c'est l'Art qui les a rendus, je n'ose pas dire, immortels ».

Quelques lignes pour se souvenir, insister sur une étrange beauté, l'Art à la rencontre de l'Histoire, Ferré à la rencontre d'Aragon, un poème qui devient une chanson, une interprétation inoubliable, des interprètes par dizaines. Une Chanson mémoire première de l'Histoire.

François André

Dans notre prochain numéro

La vie moderne

Mathieu Ferré évoquait dans *Les copains d'la neuille* n° 35 la parution d'une Intégrale – une nouvelle, nettement enrichie – en trois coffrets, peut-être davantage avec les enregistrements en public.

En décembre est sorti le premier coffret, *La Vie moderne*, quatorze CD regroupant tous les titres Le Chant du Monde et Odéon, plus de deux-cents titres, 78-tours, 25-cm et 45-tours, dont « cinquante-six titres rares parmi lesquels les enregistrements réalisés à RMC avant que Léo ne “monte” à Paris en 1946, les passages dans les studios de la radiodiffusion française entre 1947 et 1959, *De sacs et de cordes*, la *Symphonie interrompue*, des extraits de la bande originale du documentaire *Les Travailleurs de la nuit* et dix-huit titres ou versions totalement inédits à ce jour ».



Les poètes par Léo Ferré

Les 15 et 16 mai 2019, à 19 H 30, l'Orchestre de Picardie jouera à La Comédie de Picardie à Amiens, *Les poètes par Léo Ferré*, avec François Grandsir (piano), Marie-Luce Gillet (violon), Taiping Wang (premier violon solo), Jean-Paul Girbal (alto), Marie-France Plays (violoncelle), Benoît Gamand (voix).

Dix-huit titres sont annoncés : *À une passante*, *Automne malade*, *Chanson de la plus haute tour*, *Colloque sentimental*, *Écoutez la chanson bien douce*, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *Je chante pour passer le temps*, *Jolie même*, *La Servante au grand cœur*, *Le Crachat*, *Les Oiseaux du malheur*, *Marie*, *Mes petites amoureuses*, *Mister Giorgina*, *Muss es sein ? Es muss sein !*, *Recueillement*, *Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle*, *Chanson d'automne*, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Apollinaire, Aragon et Ferré.

ÉditorialPage 1 – *Une affiche pour se souvenir***À suivre**Page 2 – *Dans notre prochain numéro***Recherches et études**Page 4 – « *Ce sont des enragés qui dérangent l'histoire* » Léo Ferré,
la poésie politique de Mai 68 – Ludivine Bantigny**CD, Concert, Entretien**Page 9 – *Calì chante Léo Ferré***Spectacle**Page 15 – *Léo Ferré Corps Amour Anarchie***Livres**Page 19 – *Ferré dans le désordre, Ferré-Sauvage 50 ans de chansons***CD, Vinyles, DVD**Page 21 – *Le Poète entre tendresse et révolte, Cinq vinyles, Pour tout bagage on a 20 ans, Ferré non-stop***Décès**Page 23 – *Marc Ogeret, 1932-2018, Claude Vence, 1937-2018**En couvertures + pages 2 et 3 de couvertures : Serge Jacques*

Merci à celles et ceux qui ont contribué à ce numéro : Ludivine Bantigny, Calì, José Correa, Catherine Détrain, Denis Dupas, Jean-François Leblanc, Martin Morissette, Annie Poulain, Pierre-Paul Savoie.
Jacques Layani.
Marie, Mathieu, la famille Ferré.

Merci aux abonné(e)s qui en grand nombre ont apporté de généreux abonnements de soutien.
L'abonnement reste à 15 € - cinq numéros.
Un abonnement de soutien, à votre convenance,
rendant mieux justice des coûts de revient et d'envoi.

Les copains d'la neuille est publié grâce au soutien de **La mémoire et la mer,**

1, avenue Henri-Dunant, 98000 Monaco – Tél. : 00 377 92 16 75 30

ISSN : 1771 – 0871

Directeur de publication : **François André**Comité de rédaction : **François André, Claude Braun, Jacques Layani**Lettrage du titre : **Charles Szymkowitz**Maquette et mise en page : **Rinaldo Maria Chiesa dit Rinaz**À : **François André, 111, Clos des Libellules, 73290 La Motte Servolex**

Anciens numéros : 4 € le numéro, 6 € le n° 26,

105 € les 35 premiers numéros, port compris – inclus le CD du n° 7

Courriel : francoisandre2@club-internet.fr

Internet : lescopainsdlaneuille.hautetfort.com

Et : leo-ferre.com

« Ce sont des enragés qui dérangent l'histoire » Léo Ferré, la poésie politique de Mai 68

Maîtresse de conférences en histoire contemporaine à l'université de Rouen-Normandie, Ludivine Bantigny a soutenu en 2003 sa thèse, *Le plus bel âge ? Jeunes, institutions et pouvoirs des années 1950 au début des années 1960*, sous la direction de Jean-François Sirinelli. Elle est membre de la rédaction de *Vingtième Siècle*, chercheuse au Centre d'histoire de Sciences Po. Elle a publié une dizaine d'ouvrages, dirigé des numéros spéciaux, participé à des ouvrages collectifs, rédigé de nombreux articles, dirigé des colloques et journées d'études. Ses recherches portent sur les engagements politiques, la jeunesse et la conscience politique au XX^e siècle. Elle a publié cette année, au Seuil, *1968 De grands soirs en petits matins*. Nous lui avons demandé d'écouter le triple CD de Léo Ferré *Mai 68* (CLN n° 35).

Chez « Les copains de la dure / Ceux qui vivent pas cher / Mais qu'ont de la verdure / Même en plein hiver », je ne fais que passer. *Les copains d'la neuille*, pour un moment, m'accueillent et partagent leurs pages, comme on le ferait à table de bon pain et de vin. Mais je ne suis pas ferréiste, pas ferrée en Ferré. Alors ?

D'autres ont parlé – bien, ô combien – de Léo traversant 1968 dans la tourmente et l'émotion. Tourment de la séparation ; de la mort de Pépée ; de fuite et d'une tristesse où se faufille l'ombre insistante de la lâcheté. Partir sans rien dire et sans rien ajouter ? Oui, pour préserver « notre vie brève » et pour la faire encore chanter. Alors ?

La rencontre avec des étudiants – et quelques professeurs, sans doute des assistants – croisés au soir du 10 mai vers Maubert, un soir de concert, a enthousiasmé Ferré. Ils s'en allaient ferrailer avec les forces de l'ordre et ne savaient pas encore à cette heure qu'ils – et elles ! – dresseraient des barricades, pour une nuit rouge et noire, de ces nuits blanches qui font l'histoire. Ils l'invitèrent à le rejoindre : sois des nôtres. Ferré ne pouvait pas, pas maintenant, pas ce soir : il s'était engagé à chanter pour le groupe libertaire Louise-Michel, à la Mutualité. C'était la première fois, dira-t-il, qu'il voyait des drapeaux noirs dans la rue. Il en fut plus qu'ému : retourné et pour longtemps bouleversé. Mais il est passé à côté. Alors ?

Alors, il y a encore un peu à voyager, tout de même, dans ces textes et dans ce concert du 10 mai. La Mutu : lieu épique, historique, politique. L'enregistrement, édité sous la conception de Xavier Perrot et Mathieu Ferré, tremble un peu, comme ces moments hésitants qui se dessinent par fragments, où tout est possible : l'histoire quand elle n'est pas lissée. Témoignage rare qu'encadrent deux autres CD, l'avant et l'après. Rupture et continuité ? La question trop classique apparaît un peu galvaudée. Il n'empêche : le coffret laisse entendre l'expérience sensible de 1968 et ce qu'elle fit à Ferré dans la cohérence de son existence, celle d'un engagement qui se mène sans désespérer. Bref : on peut s'approcher, sans bouquet, des fleurs sauvages qui disent déjà l'esprit et le parfum de Mai puis le prolongent, l'exhalent et l'exaltent avec lucidité. Au *Temps des roses rouges* (1945), monsieur Ferré se l'était promis : « Mon couteau s'en ira faire de la poésie ». Une nouvelle fois, la voici.

« Et puis d'abord faut pas d'idées / Car les idées ça fait penser / Et les pensées ça fait gueuler ». Dix ans jour pour jour avant le grand ébranlement, Ferré dit dans *La Vie moderne* (1958) la peur des bien-pensants, de ceux qu'un poème anonyme en Mai nommera les « bien-matruquants » et la révolte qu'il faut faire taire. Surtout, surtout, ne pensez pas, on le fait pour vous ; travaillez ; circulez (il n'y a rien à voir) ; le pouvoir prend soin de vous, le président s'occupe de tout. Mais si, justement, il y a à y voir. « Ayez des idées », lira-t-on au gré d'un slogan. 1968, c'est l'esprit critique ; le « Ne pas avaler » sur une bouteille de poison dessinée aux Ateliers populaires : celui des médias aux ordres, savamment distillé par les autorités. Décidément, rien ne sera plus comme avant. On n'avalera plus, on ne gèbera plus, on n'ingèrera plus passivement, sans mot dire et en acquiesçant. 1968 est peut-être d'abord ce moment où la

parole est légitime et où le politique s'élargit immensément. Il n'est plus réduit aux institutions ni au gouvernement : il est tout un chacun, vous et moi, n'importe qui et n'importe où, quand on décide de prendre en mains ses affaires et pourquoi pas son destin. Il est refus des places assignées. Car les idées ça fait penser et les pensées ça fait gueuler, se révolter, agir, occuper.

« Nous, ces rues-là, ça nous connaît / Vu qu'on machinait les pavés / Quand on faisait valser l'histoire / D'avant le drapeau noir ». Les « rues d quatre-vingt-neuf » où sillonne *Sans façon* (1964) ressemblent à celles qu'arpenteront les manifestants quatre ans plus tard. Ferré dira d'ailleurs à propos de 1968 qu'il est à ses yeux presque plus important que la Révolution : c'est l'intelligence collective à l'œuvre, un grand soleil, « grandiose », « extraordinaire » et « provocant » qui entre aussi dans sa vie, à ce moment et pour longtemps. Depuis, il est heureux et le dira, sans qu'on sache tout à fait si ce bonheur est l'effet de l'autre, le « rire de Mai » comme l'écrira Bourdieu bien plus tard. Car on a fait « valser l'histoire ». Chacune et chacun le perçoit : combien de références à la Commune, à 1917, au Front populaire... On mesure à cette force que l'on vit un *événement*, moment historique, social et politique. Et d'abord, et encore : la plus grande grève jamais connue.

Inlassablement, Ferré en revient à l'Espagne des anarchistes, traqués, réprimés, fusillés, garrottés. « Monsieur Franco à peu près au temps des cerises / A descendu tous les oiseaux / Qui chantaient la terre promise ». Le Franco de *Y en a Marre* (1961). *Franco la muerte* (1964), l'assassin des poètes à qui on ne demande plus même leurs papiers. « T'es pas Lorca t'es sa rature ». Mais viendra l'heure des poésies ; elles le chasseront de son lit ; et leurs couteaux feront leur nid au cœur de sa dernière nuit... Sait-on qu'en juin 1968, parmi des centaines d'expulsés, des militants espagnols antifranquistes seront renvoyés à la frontière, au risque de leur liberté ?

Elle est là, « Cette procédure qui guette / Ceux que la société rejette / Sous prétexte qu'ils n'ont peut-être / Ni Dieu ni maître ». 1968 n'est pas qu'anarchiste. Mais il est un élan gigantesque pour interroger les procédures des maîtres, les contester frontalement et imaginer des vies libres, émancipées. Une espérance immense, incarnée dans les faits par l'action de la grève et des occupations.



Le concert du 10 mai commença pourtant sous de sombres auspices : dans les ailes de *La Mort* (1966), « Avec sa faux des quatre saisons / Et du crêpe dans son peignoir / Sur ses échasses de béton / Dans les faubourgs du désespoir ». Cordes pour la pluie qui ensèrent les poitrinaires, poumons de cendre et hôpital, du sang sur les cailloux, la route des jours heureux perdue dans le courroux. Ce tour de chant est triste au fond – même si *La Mort* se termine par « Je vis ma vie. Je vis. Je vis ». *Le Bonheur* ? Ah... Le bonheur, c'est pas grand-chose : « C'est du chagrin qui se repose » (1967). *Le Lit* ? Surtout le lieu où

s'endort le mystère sans bruit de « la vie passagère », « Enfer pavé de roses » quand la mort y rôde et s'y pose (1967). Les mots ? « On sait causer au désespoir / Avec les mots d'la Série Noire » : *C'est un air* (1967) glisse sur les touches où l'amour meurt, où on s'insulte et on s'engueule. Avec Madeleine ? Qu'importe. Le chagrin rageur des passions enfouies n'a pas de nom propre, de nom en propre : il étouffe lentement, universel et anonyme. Tristesse écrasante

encore, avec *Pépée* (1968) : la chimpanzé est morte un mois auparavant, abattue avec cet autre désespoir de n'avoir pas pu la sauver et, avec elle, de n'avoir pas su préserver un rêve où les animaux même sauvages seraient comme des frères, des sœurs ou des enfants. Il faut entendre ce « Pépée » murmuré sur les lèvres de Ferré, lancinant, bouleversant, comme un sanglot qui se tairait. La douleur s'y noie dans la pudeur de l'humour : « T'avais les oreilles de Gainsbourg / Mais toi t'avais pas besoin d'scotch / Pour les r'plier la nuit / Tandis que lui... ben oui ! » Le public rit. Il faut bien. Un moment au moins. Mais revoilà le chagrin qui charrie avec lui l'appel de nuits morbides ou de noces tragiques : « J'voudrais avoir les mains d'la mort / Pépée / Et puis les yeux et puis le cœur / Et m'en venir coucher chez toi / Ça chang'rait rien à mon décor / On couche toujours avec des morts ». Que dire encore du choix de l'avant-dernière, à la fin du concert : le *Spleen* de Baudelaire. Son ciel bas, son ciel lourd ; ce ciel qui verse « un jour plus triste que les nuits ». Le cachot humide où l'espoir, à la façon d'une chauve-souris, se cogne au mur et dépérit, aux abords des « plafonds pourris ». L'Angoisse géante et despotique sur le crâne incliné « plante son drapeau noir ». La tristesse étrangle, à deux pas des barricades qui se dressent sans qu'on n'en sache encore rien, dans la salle et sur la scène, si proches et malgré tout si loin.

D'autres chansons viennent pourtant poser leur lumière sur le concert. Elles disent *L'Amour* (1956) et le temps qu'il met en suspens, l'infini contenu dans un moment avec l'aimé(e) : « Quand on raterait la fin du monde / Et qu'on vendrait l'éternité / Pour cette éternelle seconde ». Elles disent *La Nuit* (1968), « frangine en noir », « soleil du soir ». La liberté, celle des grands vents, dans *Les Gares et les ports* (1967) d'où l'on s'éloigne pour « mettre à la voile / Et pour une fleur / Vendre une étoile ». Elles disent enfin la poésie, de celles qui emportent, de celles qui transportent, la voix des poètes de Verlaine à Breton et leurs paroles « comme une traîne » (*Le Testament*, 1969).

Ce 10 mai, Ferré chante *Quartier Latin* (1967) : les militants présents – rue Saint-Victor, on y est – saluent de leurs applaudissements la dénonciation du savoir en conserve, pris sous le joug de la machine : « Aux amphis tu pointes comme à l'usine ». Déjà, on conteste l'examen qui tombe « comme une tête ». En 1968, les étudiants se refusent à n'être que ça, des étudiants, interrogent la division sociale du travail entre intellectuels et manuels, se tournent vers la classe ouvrière. L'anarchisme et le marxisme imprègnent le mouvement même quand on ne se réclame ni de l'un ni de l'autre : les travailleurs peuvent mettre à mal le système. Le monde étudiant a « les mains fragiles », quand il est seul, isolé en son Quartier, dans la Sorbonne sous la tutelle de sa chapelle comme au Nanterre des bidonvilles : dans cette société supposée prospère, cinq millions de personnes vivent sous le seuil de pauvreté.

Cette part honteuse des mythiques « Trente Glorieuses » est chantée par Ferré dans *Madame la Misère*, un titre sur lequel il bute d'ailleurs, en inversant des couplets : il se reprend – « Ah oui je m'excuse » –, peut-être « corrigé » par son accompagnateur de toujours, le pianiste Paul Castanier. Ces « suppliciés au ventre translucide » ne sont pas que des victimes, passives, arrimées à leur sort, résignées. Ils vont régler son compte « à Monseigneur Éphéméride / Qui a pris leur jeunesse et l'a mise en ses rides ». Alors Ferré se lance en des vers couperets sur le long passé de révoltes et de révolutions ; elles détraquent la régularité des horloges et la linéarité mécanique du temps chronologique : « Ce sont des engragés qui dérangent l'histoire / Et qui mettent du sang sur les chiffres parfois ». Enragés ! À Nanterre, un petit groupe influencé par le situationnisme, parmi lesquels Gérard Bigorgne, Patrick Cheval, Angéline Neveu et René Riesel, a endossé ce nom en hommage aux sans-culottes radicaux Jacques Roux, Pauline Léon, Claire Lacombe et Jean-François Varlet, favorables à la démocratie directe et à la redistribution des propriétés. Dans la presse, début 1968, le terme devient vite le récipient de tous les dénigrement : pour beaucoup, ce sont des fous, des furieux, ou les deux. On ne s'étonne pas qu'au contraire, Ferré veuille les saluer.

Les « beatniks » subissent les mêmes opprobres, de part et d'autre de l'Atlantique : hirsutes, crasseux, fainéants, des va-nus-pieds de notre temps. Ferré voit en eux l'espoir d'un monde débarrassé des conventions. Ils incarnent à ses yeux, tout simplement, la liberté : « T'es

pas encore pourri et t'es comme un voilier / Sous les ponts de Paris tu navigues arrêté / Ta guitare dans la voix et ta voix sur l'horreur / Qui fait pousser les gens comme ça au p'tit malheur ». On imagine bien néanmoins que, pour les militants anarchistes présents ce soir-là à la Mutualité, cette ode n'est pas absolument ajustée au mouvement ouvrier. Ils applaudissent à tout rompre, dès lors, quand Ferré prononce les vers de l'adhésion ; beatnik d'accord, mais on ne peut s'en contenter : « Beatnik fais-toi anar et puis va boire un coup / Avec ceux qu'ont trinqué en Espagne et partout / Avec ceux qui disent non toujours pour le principe / Avec ceux qui tout nus ont l'air d'avoir des nippes ». Militants, engagés, dans les rues mais pour autant pas n'importe où : la chanson est l'occasion d'égratigner les organisations trop centralisées à son goût, « les Fidel, les Mao, les Charlot, les apôtres ». Ni Dieu ni maître, évidemment. Tonnerre d'applaudissements, quand Ferré dit son dégoût des régimes autoritaires. Personne ne voit très bien alors que la Révolution culturelle s'avère une opération meurtrière. Mais lui perçoit le désastre : « Y a du rouge à Pékin et des mômes qui font ça / Le fumier ça s'conjugue aussi dans ces coins-là ».

Anarchiste jusqu'au bout des ongles, ce concert du 10 mai l'est, bien sûr. Avec *Ils ont voté* – et puis après ?... Certains passages font un tabac dans la salle : « Faut les voir à la télé-urne / Avec le général Frappart / Et leur bulletin dans les burnes / Et le mépris dans un placard », comme l'ironie du « jour de gloire ». Moins de deux mois plus tard, beaucoup se révolteront contre l'organisation d'élections venues tuer le mouvement et mettre un terme à l'événement. « Élections trahison », autant d'ailleurs que « piège à cons ». Car pour qu'elles aient lieu, il faudra que le travail reprenne. Celles et ceux qui entendent « continuer le combat » les verront comme un enterrement. *La Marseillaise* que les tenants de l'ordre interpréteront n'est pas celle de Léo Ferré : la sienne étrille la frénésie patriotique et toutes les guerres qu'elle génère, les champs plantés de croix de bois, les jeunes gars couchés « dans un peu de glaise » en leur chantant *La Marseillaise*. Le concert s'achève sur *Les Anarchistes* (1969), comme l'acmé de la soirée : manière de se quitter en partageant « le pain de l'amitié » et des « armes rouillées pour ne pas oublier ».

VENDREDI
10
MAI
20 h. 45 précises

PALAIS de la MUTUALITE
24, Rue Saint-Victor, PARIS-5^e
(Métro : Maubert-Mutualité)

GALA ANNUEL
DU GROUPE **Libertaire Louise Michel**
au profit de son journal, de sa revue et de son comité d'entraide

Francine DARTOIS
PRESENTERA

LÉO FERRÉ

ANNE VANDERLOVE

ANDRÉ VALARDY * **JACQUES DOYEN**
CONSUELO IBANEZ * **MARIE MINOIS**

HENRI GOUGAUD

L'As de l'Accordéon
MARCEL AZZOLA
et son ensemble

An piano **YVONNE SCHMITT** Régie artistique **SUZY CHEVET**

Dès maintenant, il est urgent de retenuir ses billets (10 F) Librairie du Journal, 3, rue Tarnoux (11) VOL. 34-88 ou ORN. 57-89 - Salle des locations à la Mutualité ou à l'entrée du Spectacle - Ouverture des portes à 20 heures précises.

1968 inspira Ferré, lui insuffla des textes magnifiques, enthousiastes, parfois désabusés dans les replis de l'après mais ni vaincus ni abattus. *Comme une fille* (1969), « la rue a ses charmes » face aux flics en armes ; à Paris ou Nantes, « les rues sont patientes » et jusqu'à Marseille, « les rues sont pareilles ». Ferré espère dans « les enfants du mois de mai » qui reviendront à l'automne : rien ne pourra les arrêter. Et comme en 1789, « ça ira, ça ira, ça ira, ça ira » (*L'Été 68*). Mais quelque temps plus tard, une fois deux années écoulées, les trottoirs semblent accablés « par la téléfaction » (*Paris je ne t'aime plus*, 1970). « Sous les pavés il n'y a plus la plage / Il y a l'enfer et la sécurité » : « Nous ne sommes même plus des juifs allemands / Nous ne sommes plus rien » (*Il n'y a plus rien*, 1972).

On pourrait se laisser surprendre : lorsque son chant caresse l'événement, Ferré parle des seuls étudiants. Et le Paris qu'en 1970 il aime encore, c'est le « Paris

de Nanterre, Paris de Cohn-Bendit », « Paris des beaux enfants en allés dans la nuit ». Où est la grève ? Où sont celles et ceux qui, dans les usines, les bureaux, les magasins, les gares et les ports, se sont levés et arrêtés, ont occupé les lieux de travail oppressants pour les découvrir autrement ? Mais voilà les ouvrières dans *Le Conditionnel de variétés* (1971), « ces femmes des industries chimiques » et leurs « doigts bouffés aux acides », poumons usés, corps fatigués. Voilà les cadences exténuantes, chez Renault et ailleurs – pour sûr pas au gouvernement ; car « les cadences exténuent les ouvriers jamais les présidents ». C'est une autre ère déjà, celle du chômage et des licenciements : « dans le textile en ce moment ça licencie facile ». Voilà aussi *Les Étrangers* (1972), que la mer parfois ramène ; des marins « rallument [leur] voilier » pour les sauver ; par-delà le temps, des échos se tissent dans les mots.

On pourrait aussi croire, à entendre *Il n'y a plus rien*, qu'... il n'y a plus rien. Plus de luttes ni d'espoir ; plus de poings levés ni de drapeaux dressés. Juste des préfectures, monuments en airain que rien n'entame ni ne vainc. Des masques au lieu des mots, des baillons noués sur les cris. « Notre vraie vie n'est pas ailleurs elle est ici ». Mais non, Ferré n'a pas plié. Sa chanson n'est pas résignée. Elle invite à descendre encore dans les rues, à s'échapper sans se soumettre, loin des révoltes encroûtées ; à se détourner du conforme mais aussi de l'« inconforme » quand celui-ci même est figé. Toujours, il s'agit d'« inventer la vie » – et de la changer.

Pour avoir soufflé ta musique
 Sur Baudelaire et sur Aragon
 Plongé aux étangs chimériques
 À damner toutes les damnations
 Pour avoir toujours refusé d'être un quelconque commandeur
 embarbouillé par les honneurs
 gens de la haute, gens des châteaux
 il était du pauvre ton piano
 Tu as baroudé libertaire
 dans les sentiers de la misère
 les couloirs où on broie du noir
 et la mauvaise graine des grands soirs
 Pour ta navigue collective
 la quille d'un bateau espagnol
 et les rades où on rigole
 quand il y a des morts qui vivent
 Pour avoir dit merde à Vauban
 Et thank you à ce vieux Satan
 Pour les poètes de sept ans
 Et le grand fleuve des amants
 Pour l'affiche rouge le drapeau noir
 Et les sanglots longs de l'espoir
 Les tziganes vrais les forains
 L'âme du vin les vieux chagrins.
 Pour n'avoir rien lâché de Mai
 ni du cri lancé de la rue
 quand à Flins et Sochaux on tue
 la grève qui en haut fait trembler
 thank you Ferré.

Ludivine Bantigny

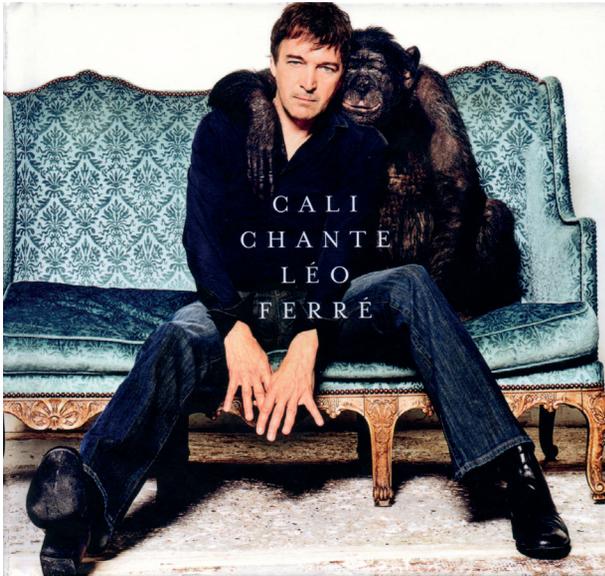
Cali chante Léo Ferré

Le CD

Cali a laissé passer le temps.

Le temps de l'enfance et de l'adolescence où son papa écoutait et lui faisait écouter Ferré, le temps de l'homme et du chanteur, l'auteur-compositeur-interprète, sept CD à son compte, de temps à autre interprète lors de concerts multi-artistes, le Printemps de Bourges, en 2006, avec *Je n'suis pas Léo Ferré*, Alors... chante ! à Montauban, en 2013, avec *Les enfants de Léo*, en 2016, la Maison de la radio à Paris, *Autour de Léo*, quelques jours après, la Sacem, avec toujours les mêmes chansons – *C'est extra*, *L'Oppression*, *Ni Dieu ni maître*, *L'Affiche rouge*, *Avec le temps* – ; à la télévision, *C'est extra* à quatre voix avec Hubert-Félix Thiéfaine et Les Innocents ; deux CD qui renvoyaient à Ferré, *L'Âge d'or* qu'il interprétait, *L'Espoir* en référence évidente ; et, si l'on remonte plus avant, une chanson avec son groupe Tom Scarlett, en 2000, *Léo Ferré est mort*. Dans ses concerts, fréquemment, revenait une adresse, une supplique aux spectateurs, faire écouter Ferré à leurs enfants. Il y avait au plus profond de l'homme et de l'artiste, des traces, un chemin obligé, une passion simple.

La cinquantaine est arrivée, l'envie de passer à l'acte, inscrire la durée avec l'éphémère, allier le disque et la scène.



En avril, Cali a enregistré à Paris au studio Pigalle, là où Ferré avait gravé ses premiers 78-tours, une vingtaine de titres entouré d'un trio expert, Steve Nieve aux claviers, piano, dulcitone et autre computer, François Poggio aux guitares, Félix Rémy à l'enregistrement et au mixage. Le disque est paru en octobre, quinze chansons, deux autres en bonus sur les CD vendus dans les Fnac, Mathieu Ferré lisant *L'Amour est dans l'escalier* sur une musique additionnelle, un texte règlement de comptes à qui l'on sait, que Ferré avait mis en « annexe » de *Testament phonographe*, avec d'autres tout aussi acides, « Toi toi toi comme un chapelet de la perdition... », *Salope*, *Le Mirage*.

Cali l'a écrit dans le livret : « J'ai choisi un chemin, mille se présentaient à moi ». Exagération à peine tant son « Everest » pouvait être escaladé par de multiples voies, difficiles et à grands risques, toutes légitimes. Il a choisi la voie de *L'Enfance*, celle de ses racines, les chansons des années 60-70, trois ou quatre échappées vers les années 50 et 70. Une voie faite de standards ferréens, de titres connus de tous, le grand écart de *Jolie môme* à *La Mémoire et la mer*. Avec un autre parti-pris, tous paroles et musiques de Ferré, sans les poètes mis en chansons, rien que la musique et les mots du poète. Avec Steve Nieve et François Poggio, il lui fallait transporter Ferré, l'amener vers 2018, préciser une double signature, celle de Ferré et la sienne. L'apport des deux musiciens, l'étoile pianistique complice de Jagger, Bowie, Reed ou Sting, le compagnon de scène de Doillon et Daho, a permis la transmutation, dans l'urgence d'une courte session d'enregistrement de cinq jours, sans grandes répétitions formelles, sur un instinct musical, aussi sur la longue connaissance de Ferré du pianiste. Autre chose, ce n'est pas un détail, *Cali chante Léo Ferré* en dehors de tous les embouteillages commémoratifs, des anniversaires obligés, simplement parce que c'est le moment, son moment à lui.

L'écueil était grand, il fallait s'arranger de ces standards, de titres jonchant les chemins battus et rebattus de l'interprétation, trouver la voie vers les sommets, les faire changer d'air, tout un jeu de proximité-éloignement, une mise à nu intégrale des chansons, un habillage en mesures nouvelles, évitant les pièges, le « à la façon » stérile comme l'exotisme forcené. Il a, ainsi, sorti *C'est extra* de ses violonades, *Les Anarchistes* de sa véhémence, *Avec le temps* de son arpège, mis sur *Ils ont voté* de sublimes guitares, pour les emmener vers une pop matinée d'électronique, un autre phrasé, un étirement mélodique, un autre temps. Dans une tonalité forcément mélancolique, mais sans tristesse, respect et sobriété de mise. Un CD aux incontestables réussites, avec deux ou trois titres qui, à notre avis, passent à travers, la pulsation rap des *Étrangers*, l'enchevêtrement musical du *Flamenco de Paris*, *Les Poètes* privés de leur mélodie.

Dans le livret, Cali évoque une « sorte de laboratoire musical », cette façon de créer instinctive des jazzeurs et rockeurs, trouvant dans l'instant des fulgurances éruptives, un son qui attendait son heure, un bon de sortie. Au final, une vision de Ferré qui va vers l'incroyable, qui sort de la doxa interprétative ferréenne.

Le CD Cali chante Léo Ferré présente *C'est extra*, *L'Enfance*, *Vingt ans*, *La Mélancolie*, *Ils ont voté*, *Ni Dieu ni maître*, *Les Anarchistes*, *Les Étrangers*, *Thank you Satan*, *Jolie même*, *Les Poètes*, *La Mémoire et la mer*, *Paris je ne t'aime plus*, *Flamenco de Paris*, *Avec le temps*, *L'Amour est dans l'escalier* (Mathieu Ferré) et, en bonus, dans les Fnac, *Le Bateau espagnol* et *Richard*. Le livret donne le texte des chansons, les propos de Cali et de Mathieu Ferré, une douzaine de photos mêlant Ferré, Cali, Pépée, un autre chimpanzé. Celui qui est avec Cali en couverture. Couverture, livret et interprétations qui feront couler l'encre, sympathique ou non, des amateurs de Ferré...

Le concert

Le 16 octobre, Cali est arrivé à huit heures et quart sur la scène des Cordeliers à Romans-sur-Isère (Drôme), une des trente dates de sa tournée à travers la France, Romans et d'autres scènes à forte mémoire ajoutée, le Toursky, le Déjazet. Sur un piano, quelques claviers et autres machines, des guitares, des lampes en suspension, le concert s'est ouvert avec la voix Ferré, une clameur, une revendication, *Préface*, pour suivre, ensuite, à quelques détails près, l'ordonnancement du CD, *C'est extra*, *L'Enfance*, *Vingt ans*... Un concert de presque deux heures, de près de vingt chansons, la voix de Ferré revenant pour un bout de *La Solitude*, deux ou trois mots avant *La Mémoire et la mer*, l'achat de Guesclin, cette chanson « incompréhensible », avant *Avec le temps*, écrite en deux heures, finissant le concert sur *Lorsque tu me liras*. Un concert entre *Préface* et postface de Ferré. Cali ajoutant deux autres titres qui n'étaient pas dans le CD, *L'Âge d'or* et, exception à sa règle Ferré paroles et musiques, *L'Affiche rouge*.

Sans le duo du disque, Cali



De gauche à droite, Cali, Mike Ponton

s'est entouré de deux musiciens de haut lignage, Mike Ponton, le guitariste de Dyonisos, Sébastien Charnet, jeune pianiste prodige. Ferré hors de leur monde – quoique, *Thank you Satan* enregistré par Dyonisos en 2003 –, Ferré dans leur univers au rythme de la tournée, de plus en plus complice. Le chant de Cali, les arrangements de Nieve et Poggio, les dérangements de Ponton et Charnet, dévoilent l'architecture secrète des chansons, dépouillées des traces defayennes et autres, accent sur les mots, accompagnements revus à la baisse, poésie à la hausse, voix devant. Même si, sur deux ou trois titres, Cali s'esquive sur un rap-slam un peu détonant, le concert donne l'unité d'un regard, tant vocal que musical, débit souvent ralenti, phrasé étiré, mélodie alanguie. Des chansons mises autrement, *Les Anarchistes* jusqu'à la plainte, *La Mémoire et la mer* majestueuse, à marée basse. Un concert qui ne reprend pas le CD, le nuance, le précise, l'élève. En prime, le plaisir de Cali à rendre ces chansons aux spectateurs de passage. Un travail, une sensibilité qui font penser à certaines mises en scènes théâtrales, celles qui après des dizaines et des dizaines de propositions arrivent à inventer des visions neuves, un regard nouveau, une modernité. Un vrai travail de co-création, de re-création peu courant dans le monde de la chanson où, à revisiter et à dépoussiérer, comme ils disent, les interprètes tombent dans l'inutile et le ridicule. Un autre élément appuie en scène le regard de Cali, la lecture lumière du concert, entre chien et loup, une pénombre tamisée qui fait ressortir une lumineuse mélancolie, une autre raison d'aller dans les salles, le souhait que ce concert soit donné en DVD.

Mises en tournée, patinées soir après soir, les vingt chansons de Ferré prennent avec ce temps une brillance ajoutée, un dénuement complexe. En donnant cette chance aux chansons, Cali fait ce que nombre de célébrités jouant leur Ferré n'ont jamais, ou peu, fait. Les Sapho, Lalanne, Lara, Lavilliers aussi mais dans une moindre mesure, qui accrochent Ferré à leur discographie, sans l'installer durablement sur scène, le seul lieu de rencontre. Murat allant au plus loin du désintéret, enregistrant un magistral *Charles et Léo*, sans le moindre passage en scène.



Cali

On ajoutera un bémol pour terminer, même si on a bien compris le chemin de Cali, celui-ci et non d'autres possibles, celui des standards. Sa proposition sur *L'Enfance* montre combien il aurait pu sortir au grand air quelques chansons méconnues, quelques délaissées.

L'Enfance que Ferré n'a guère chantée mais dont il a donné la vraie place au Théâtre des Champs-Élysées en 1984, la couplant, la définissant avec *La Solitude*. Une autre chanson, elle aussi posée dans la banlieue de Ferré, trouve avec Cali une autre dimension, non pas celle du CD, mais celle en scène, assis, sa seule guitare en accompagnement, il donne une version de *Paris je ne t'aime plus* exceptionnelle, à faire rêver d'autres concerts, *Cali chante Léo Ferré*, en solo à la guitare.

L'entretien

Entre balances et concert, Cali nous a accordé quelques instants, aux premières heures pâles de la nuit, disponible, pour évoquer sa passion Ferré, son disque, sa tournée.

Les copains d'la neuille : L'enregistrement au printemps, la tournée cet automne. Comment es-tu passé de l'un à l'autre ?

Cali : J'ai eu la chance de faire ce CD avec Steve Nieve. Il joue avec Costello, Bono, Springsteen, d'autres grands. Et il a une vraie culture Ferré. Ça m'intéressait de sortir d'un son à la française, d'y ajouter un son anglais. François Poggio, lui, n'avait pas de culture Ferré. Félix Rémy, pareil. Ils ont approché les chansons de Ferré comme des chansons d'aujourd'hui. On l'a fait à la jazzman, cinq jours, vingt chansons. Juste sur l'énergie du moment. On accueillait ce qui arrivait. Pour la scène, je joue avec deux musiciens qui n'avaient pas Ferré dans leur monde, mais qui ont croqué dedans avec gourmandise. On s'est beaucoup appuyé sur les arrangements du CD, en en créant d'autres selon nos envies. Par exemple, sur *Paris je ne t'aime plus* que Ferré a peu chanté, qui n'a guère été reprise, chanson terriblement actuelle. Elle est de 1969, on la dirait de 2018. Il semble que Léo vienne de l'écrire. La guitare a mis cette intemporalité.

CLN : La tournée change-t-elle ta vision de Ferré, la précise-t-elle ?

Cali : Au début, je me demandais comment le public allait réagir, les connaisseurs, les autres, ceux qui connaissent *Avec le temps* ou *Jolie môme*. Rapidement, je ne me suis plus posé la question. C'est un concert avec des mots sublimes. Une seule question se posait : « Que valent ces chansons aujourd'hui ? ». Ce sont des diamants, simplement. Par la suite j'ai rencontré des gens qui m'ont dit avoir envie de revoir Ferré, le réécouter. Ça m'a plu. Quand j'étais gamin, j'entendais Higelin, Bashung, Lavilliers se revendiquer de Ferré. Si je suis là aujourd'hui, c'est aussi grâce à eux. Mais la source, c'est Ferré. L'étendard est de dire qu'on est les contemporains d'un artiste que les livres d'histoire de la musique mettront, dans trois-cents ans, à côté de Beethoven.



Mathieu Ferré, Cali

CLN : Comment a réagi ton public ? C'est la première fois que tu fais une tournée en tant qu'interprète...

Cali : C'est un spectacle Ferré. Beaucoup souhaitaient en rappel mes chansons. Non, évidemment. Je l'ai annoncé dès le début. J'ai passé de longs mois à assimiler les textes. On ne les assimile d'ailleurs jamais et c'est ça qui est génial. J'ai lu dernièrement le livre de Pantchenko sur le Déjazet. Ça m'a donné aussi à creuser, à trouver quelques clés. Donc, que du Ferré.

CLN : Sans les poètes...

Cali : Que Ferré. Avec une exception, *L'Affiche rouge*, importante au-delà de tout. Et la rencontre avec Aragon.

CLN : Comment as-tu « sélectionné » les vingt titres ?

Cali : Je suis parti de l'Intégrale. J'ai réduit, réduit encore. Il y avait une centaine de chansons que je voulais chanter. Il me fallait faire le Ferré de Cali. Je suis parti de mon papa, de ses larmes en écoutant *Les Anarchistes* ou *Ils ont voté*. Ou *Richard*, mon autre entrée dans Ferré, celle qui a fait que les portes se sont ouvertes. J'ai aussi retenu *C'est extra* en sachant que les arrangements allaient dérouter. Je la chantais dans les bals de village. J'ai pensé aussi à *Basta*, Ferré disant faites ce que vous voulez, vous êtes libres. On a encore aujourd'hui, inconsciemment, cette épée de Damoclès au-dessus de nous, la chanson qui doit durer trois minutes. J'ai bien compris Ferré, mais je n'ai pas retenu ce titre. Comme j'ai évité certaines chansons, un lexique parisien qui me parle moins.

CLN : Quelles ont été les réceptions à ton disque ?

Cali : Tu sais bien le nombre d'intégristes autour de la chanson. Ils m'ont dézingué. Comme avec Brassens. Tu n'as pas le droit de le reprendre. On n'a pas le droit de laisser ces chanteurs au fond de la tombe. Il faut mettre leurs chansons dans la tête des jeunes. Il faut qu'ils les agrippent. Je m'attendais aussi à des réactions violentes de la part de certaines radios. Quelques unes m'invitent longuement à parler de Ferré. Mais le plus souvent ces chansons ne passent pas. En fait, ils n'écoutent ni Ferré ni Cali. Ils ne savent pas ce qu'ils ratent. Le plus souvent, ils ont de Ferré une vision réduite, partielle. Ils ne voient que *Les Anarchistes*, *Ni Dieu ni maître*. Pour moi, Ferré c'est l'amour, la passion. Les mots les plus fous d'amour, c'est Ferré.

CLN : Deux chansons enregistrées en avril ne figurent pas sur le CD...

Cali : *L'Oppression* et *Lorsque tu me liras*.

CLN : Elles seront sur une réédition du disque ?

Cali : À un moment donné, on les mettra sur Internet. Un remerciement à ceux qui sont venus aux concerts.

CLN : Le moment du concert approche... On terminera sur six ou sept titres de Ferré, ce qu'ils évoquent en quelques mots. Avant, le titre que tu as écrit et mis sur disque en 2000, *Léo Ferré est mort*...

Cali : C'est un retour sur le 14 juillet 1993, j'étais dans mon village, bouleversé par cette nouvelle. Je savais qu'on perdait Mozart. *Léo Ferré est mort*, que j'ai fait avec mon groupe, Tom Scarlett. Non, Ferré n'était pas mort. Il nous donnait le droit de tout entreprendre, d'être libre.

CLN : *L'Enfance*...

Cali : Elle est essentielle pour moi. Elle a résonné différemment à partir du moment où j'ai su l'enfance de Ferré, Bordighera. « Souviens-toi des silences au fond des corridors / Et ce halètement divin j' l'entends encore », on sait ce que ça veut dire. C'est une chanson qui dicte sa rage de vivre. Il faut être fragile sur cette chanson, sur son interprétation. Je la murmure sur scène, cette *Enfance* avec ses visages d'innocence et de cruauté. C'est une des premières chansons que j'ai retenue.

CLN : *La Mélancolie*...

Cali : Devant de telles chansons, j'ai un dogme, la sobriété et l'humilité. Les images de cette chanson, les définitions de la mélancolie me bouleversent.

CLN : *Richard*...

Cali : C'est important pour moi. Mon frère m'avait offert une cassette avec des chansons pop, rock, punk. Et *Richard*. J'ai compris les réactions de mon père quand il écoutait Ferré, ses larmes. *Richard*, c'est ma vie. Je suis subjugué par les loosers magnifiques. La lumière qui traverse la faille. *Richard*, c'est ça. On a détuné la guitare pour qu'elle bouge un peu.

CLN : *Les Étrangers...*

Cali : Quand je la chante, je vois Cédric Herrou, La Roya, des bateaux perdus, la mort. C'est ma vision. Je vois aussi l'amitié. L'amitié avant tout, sincère, pour toujours. Lochu, ces trois copains et un chien perdu.



Sébastien Charnet, Cali, Mike Ponton

CLN : *Les Anarchistes...*

Cali : Mon interprétation est une réaction. Je l'ai toujours entendue par Ferré, coupée par des applaudissements, des cris. Ferré la chantait caméra sur lui. J'ai vu plutôt la définition qu'il donnait de l'anarchie, la solitude, l'amour. Quand je la chante, la caméra est moins sur moi, elle est au-dessus. Je murmure les mots. Ils sont tellement puissants qu'on va les entendre à l'autre bout du monde.

CLN : *Jolie môme...*

Cali : On m'a dit : à quoi bon faire *Jolie môme* ? Pour moi, c'est le ver dans le fruit, la chanson érotique par excellence. J'ai mis un rythme sur la chanson, je l'ai chantée sans musique. Après, on a ajouté les arrangements. Je reste en concert toujours derrière les chansons mais, pour *Jolie môme*, je fais le geste, allez-y, levez-vous. On fait la fête sur cette chanson. Ferré, ce n'est pas que la tristesse et la mélancolie. C'est la joie. On est en 2018, on peut sauter, on peut danser sur Ferré.

CLN : *La Mémoire et la mer...*

Cali : C'est la définition de la chanson immortelle. On ne peut pas la mettre dans un cadre, l'enfermer dans sa main. Elle nous échappe. On ne peut pas la mettre dans une chapelle. Les mots ne résonnent jamais pareils. Quand je la chante, j'ai des images qui viennent, jamais les mêmes. Il y a des explications à toutes les images de la chanson. On s'en fout. Chacun fait sa *Mémoire et la mer*.

CLN : La tournée va s'arrêter fin décembre ?

Cali : Une date s'est ajoutée au printemps. Peut-être d'autres. Un jour, je ferai un chapiteau itinérant, en prenant des chanteurs qui aiment Ferré. On chantera toutes les périodes jusqu'au bout, jusqu'aux titres les plus symphoniques. Un jour, je le ferai. C'est mon envie.

Romans-sur-Isère, 16 octobre 2018

[Les photos sont de Catherine Détrain, prises, le 16 novembre, au Déjazet].

Léo Ferré Corps Amour Anarchie

À dix reprises, entre 1963 et 1991, Léo Ferré s'est rendu au Québec, « le temps de s'farcir l'Atlantique » par les airs, vers une de ses provinces artistiques, un presque chez lui. Des empreintes intimes y sont restées, réveillées de temps à autre par de providentiels artistes : Renée Claude, à travers le temps une des grandes interprètes de Ferré, pour un spectacle en 1993, l'année suivante pour un double CD, l'inoubliable *On a marché sur l'amour*, en 2016, le chorégraphe Pierre-Paul Savoie, son désir de faire un pas de deux avec Ferré, cette fois pour danser et pour chanter sur l'amour et sur l'anarchie, à l'occasion du festival Coup de Cœur Francophone, fondé à Montréal en 1987, « dédié à la découverte et à la circulation de la chanson dans ses multiples expressions ». Immense festival « présenté chaque année à Montréal, ainsi que dans quarante-cinq villes canadiennes réunissant des artistes de la scène nationale et internationale qui s'inscrivent dans une programmation principalement axée sur l'émergence, l'audace et la création ».

Pierre-Paul Savoie – et sa compagnie PPS Danse – s'est lancé armé de précieux bagages. D'une part, ses multiples talents, directeur de compagnie, chorégraphe et metteur en scène, fabricant de rencontres, chef d'orchestre transdisciplinaire, d'autre part, un spectacle où il avait déjà organisé, en 2011, la collision-collusion entre la chanson et la danse, dédié à Lhasa, merveilleuse chanteuse mexicaine-américaine-québécoise décédée en 2010, *Lhasa Danse Lhasa*. PPS Danse qui précise sa vision et sa démarche, « toutes deux fondées sur le principe de la rencontre : rencontre d'artistes, rencontre de matières et de langages artistiques, rencontre d'œuvres, de communautés, rencontre des publics. Les territoires de rencontre explorés sont divers, mais convergent tous vers la dramaturgie du corps et l'interaction entre la danse et les autres disciplines ».



De gauche à droite, Alexandre Désilets, Anne Plamondon, Jossua Collin-Dufour

Léo Ferré s'est imposé, ses chansons, la danse comme une évidence, celle qui glisse dans ses vers et s'épanche dans ses musiques. Le titre allait de soi, *Léo Ferré Corps Amour Anarchie*, pour définir le chanteur, pour préciser le projet, le corps devant, l'amour et l'anarchie au premier plan. Le spectacle a connu deux périodes, deux versions, une au Québec de 2016 à 2018, une autre en 2018 en France. La première que nous avons vue dans une captation vidéo présentait une configuration avec quinze artistes en scène, quatre chanteurs, cinq musiciens, six danseurs, affiche idéalement masculine et féminine, sans compter d'autres de l'ombre, les arrangeurs, les chorégraphes, le metteur en scène, les responsables du son et des lumières. Les chansons de Ferré mises dans un double langage, incarnées par une impressionnante troupe.

Théâtre du Vieux-Terrebonne, banlieue nord de Montréal, 28 avril 2018, sur un écran quelques mots anonymes sur la poésie, invitation à embarquement, le spectacle commence, une seule note, Alexis Dumais au piano, sur le blanc du sol et dans la pénombre, Bia et sa robe rouge, avance, s'immobilise, *Il n'aurait fallu* se dévoile, piano en seul accompagnement, arrivent Roxane Duchesne-Roy, puis Alexandre Carlos, en noir, liés, tournoiements, frôlements, étreintes, corps au plus près, d'emblée la répartition dans l'espace du sonore et du physique. Une première chanson rêve. Ensuite, de l'autre côté de la scène, un corps allongé, quatre musiciens l'entourant, Roxane encore, Jossua Collin-Dufour relève le chanteur Alexandre Désilets, le met en mouvement, l'installe, intermède lent pour passer d'un titre à l'autre, le préparer, l'accueillir, l'écran se maquille en bleu nuit sur le haut, en bleu clair vers le bas, fil barbelé à la frontière, les cordes s'élèvent, la trompette s'immisce, *Des armes* mis dans une voix à ne rien envier à Cantat, comme *Il n'aurait fallu* dans une certaine lenteur, gestuelle minimaliste, dans les à-côtés, Jossua Collin-Dufour et Marilynne Cyr, tout en sensualité, l'étirement sublime de cette chanson brillante comme une larme. Catherine Major s'installe au piano, intermède piano-danse dans le frôlement physique de la chanteuse avec Roxane, l'écran en fondu-enchaîné vers un bleu qui blanchit, la danseuse qui sort, une troisième voix, *Je te donne* s'énumère passionnément, Alexandre et Roxane dans une nouvelle effusion sur un instrumental qui n'arrive qu'en fin de chanson, entre « ce temps qui ne tient plus qu'à trois... deux... un... zéro ! » et « Je te donne tout ça, Marie ». Pierre-Paul Savoie avait averti : « La poésie est ouverte. Il y a de l'espace pour la danse ». Une danse qui intervient à son heure, en intelligence avec la poésie. Non pas dans un chacun pour soi mais dans un enlacement amoureux, les interprètes au plus près des danseurs. Au bout de trois chansons, la mesure est donnée d'une ambition, la scène en trois dimensions, l'écran, les musiciens, les chanteurs et les danseurs, le spectateur aux aguets, dans sa quatrième dimension.



Alexis Dumais, Bia, Roxane Duchesne-Roy, Alexandre Carlos

Dix-neuf titres suivent, dont trois Ferré en bande sonore : *La Vie d'artiste*, *La Solitude* (Ferré), *Tu ne dis jamais rien*, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *Les Poètes*, *Les Corbeaux*, *Le Fleuve aux amants*, *Pacific blues*, *Marizibill*, *Il n'y a plus rien* (Ferré), *La Chanson triste*, *Les Étrangers*, *Paname*, *C'est extra*, *Avec le temps*, *La Lune*, *Ton style*, *Lorsque tu me liras* (Ferré), *La Mémoire et la mer*, cinq titres pour Bia, quatre pour Alexandre Désilets, Catherine Major et Michel Faubert, *Marizibill* chantée et dansée par Roxane Duchesne-Roy, *Pacific blues*, la voix sur bande de Philippe B. Une traversée des continents Ferré, ses différents climats, un choix de chansons sur les pointes, en grands écarts, les arrangements de Philippe B et Philippe Brault pour un lumineux quintette, Frédéric Darveau à la direction musicale et à la contrebasse, Ligia Paquin (alto), Sheila Hannigan (violoncelle), Andy King (trompette), Alexis Dumais (piano), des danseurs et des danseuses, Alexandre Carlos, Jossua Collin-Dufour, Marilynne Cyr, Roxane Duchesne-Roy, Sara Harton, David Rancourt, des chorégraphes, Alexandre Carlos, Hélène Blackburn, Emmanuel Jouthe, Anna Plamondon, David Rancourt, Pierre-Paul Savoie – le générique se doit d'être complet –, avec, selon les soirées, des alternances d'artistes, spectacle où du chant à la chorégraphie tout se joue au millimètre, amour et anarchie enlacés.

Il y aurait encore merveilles à dire sur cette version, mais il faut passer de la vidéo au spectacle vivant, du Québec à la France, pour une courte tournée de trois dates, le 5 octobre au Centre culturel Charlie-Chaplin de Vaulx-en-Velin, le 6 à l'Espace 93 de Clichy-sous-Bois (93), le 7 à la Maison du théâtre et de la danse d'Épinay-sur Seine (93). Tournée à l'initiative et au bon goût, à la parfaite connaissance des rouages culturels franco-québécois, d'Audrey Levert, directrice du Centre culturel de Vaulx-en-Velin. Message personnel et merci à Audrey Levert, on désespérait depuis deux ans de voir cette production en France.

Centre culturel Charlie-Chaplin, banlieue est de Lyon, 5 octobre 2018, un écran, les mêmes mots à l'accueil : « La poésie n'appartient pas à celui qui l'écrit mais à celui qui s'en sert. La poésie n'a pas être comprise, ce qui la banalise, seule compte l'émotion qu'on y trouve », cette fois signés, Léo Ferré, à notre avis, plutôt de Maurice Frot. Le spectacle ouvre pareillement sur *Il n'aurait fallu*, *Des armes*, *Je te donne*, *La Vie d'artiste*, avec quelques modifications, en particulier



Bia, David Rancourt, Sara Harton, Alexis Dumais

dans la distribution. Un musicien demeure, Alexis Dumais au piano, Catherine Major et Michel Faubert sont « remplacés » par Betty Bonifassi. Au fil du spectacle, quelques manques se signalent, les voix de Catherine Major et Michel Faubert, leur présence en scène, leur lecture sonore et gestuelle, la disparition de trois titres, *Le Fleuve aux amants*, *La Chanson triste*, *Les Étrangers*, l'absence des cordes et de la trompette, avec elles une atmosphère, un habillage musical raffiné. Des manques vite submergés par un climat intact, des tableaux inchangés, des noces tout aussi consommées, le piano en charge d'un orchestre entier, la voix Ferré sur des titres un peu en dehors de la chanson, *La Solitude*, *Il n'y a plus rien*, *Lorsque tu me liras*, de nouvelles couleurs apportées par les changements de locataires, *Les Corbeaux* par Betty Bonifassi, *Ton style* par Bia. Un choix de chansons inattaquable, les standards alliés aux méconnues, des proximités originales, de nouveaux échos. Pierre-Paul Savoie s'est expliqué, choisissant ce qui le « faisait vibrer intellectuellement et physiquement », la nécessité d'un alliage du corps et de l'esprit. Il y a les incontournables, *C'est extra*, *Avec le temps*, *La Mémoire et la mer*, d'autres chansons souvent oubliées. *Pacific blues* qui part et s'en revient « par le bateau des colonies », où tout est lenteur et pesanteur, le chant et la danse dans une plainte, une danse, plutôt une procession de duos, entre

traîner et porter, les vivants avec les morts, le rouge avec le noir sur écran, déchirante vision. *La Lune*, comme *Pacific blues* chantée par Alexandre Désilets, sa façon de dévier un peu les mélodies sans jamais sortir de la route, sa voix aux modulations sensuelles, sublime tableau nocturne ennuagé dans une égale mélancolie. *La Lune* et sa belle histoire québécoise, son émouvant à suivre. Des pensées vers Pauline Julien, sa première interprète en 1959, la renaissance tardive de la chanson en 1993 sur la voix de Renée Claude. Et à sa suite des dizaines d'interprètes découvrant cet astre nouveau. Ou Roxane Duchesne-Roy disant, sur un programme, son émotion, *La Lune* découverte « lorsque nous étions en résidence à la Place des Arts à Montréal. Dès que j'ai entendu les premières notes et les premières paroles, j'ai tout de suite senti que cette chanson allait désormais faire partie de ma vie et que j'aurai à la réécouter souvent. J'étais émue, secouée, et je suis restée marquée par cet amalgame de beauté, de nostalgie, d'images fortes, de sensibilité, de poésie ». Le spectacle se déroule ponctué de telles réminiscences, le spectateur constamment mobile, en fuites diverses, en chemins de traverse, sa réflexion obligée sur le titre, sur *Corps Amour Anarchie*, avec un peu d'anarchie, beaucoup d'amour, entre « Je te donne tout ça, Marie » et « Je t'aime, Christie », le corps à la folie. Le corps debout, le corps allongé, le corps dans tous ses états, le corps vivant plus que le poing levé, le sensuel plus que la révolte. On a vu dans le passé quelques spectacles qui convoquaient chanson, danse et Ferré, le souvenir d'un copier-coller maladroit, une gesticulation. Ici, la chorégraphie s'impose, se mêle à la chanson, sans que l'une l'emporte sur l'autre, Bia, Betty et Alexandre, toujours au plus près de la chorégraphie, y participant, tableau indissociable. Pierre-Paul Savoie, ses amis chorégraphes, se jouent des conventions, explorent toute la danse, la non-danse même, dans une diversité qui colle à la diversité Ferré. La danse en solo, en duo, en quintette, en partition individuelle ou collective, le poids de *Pacific blues*, la légèreté de *Paname*, la touche finale sur *Avec le temps*, Marilynne Cyr enlaçant Bia de dos, un éloquent « on n'aime plus », et pour finir, la troupe qui se rapproche à la fin de *La Mémoire et la mer*.



Alexis Dumais, Bia, Anne Plamondon

Le spectacle de Terrebonne se déroulait à la façon d'un concert traditionnel, applaudissements entre les chansons. Il en allait autrement à Vaulx-en-Velin où *Corps Amour Anarchie* a pris son envol sur un souffle jamais coupé, les intermèdes chorégraphiques ou musicaux mis en valeur, les chansons en glissement de l'une vers l'autre, poème ininterrompu. Un spectacle comme une pièce de théâtre, un concert de musique classique sans agitation à la fin de chaque acte, de chaque mouvement. Un voyage sans escale, la réussite de Pierre-Paul Savoie et de PPS Danse, des mots, des notes, des gestes, unifiés vers une syntaxe unique.

[Les photos sont de Jean-François Leblanc (1 et 4) et Martin Morissette (2 et 3)].

Livres

Ferré dans le désordre

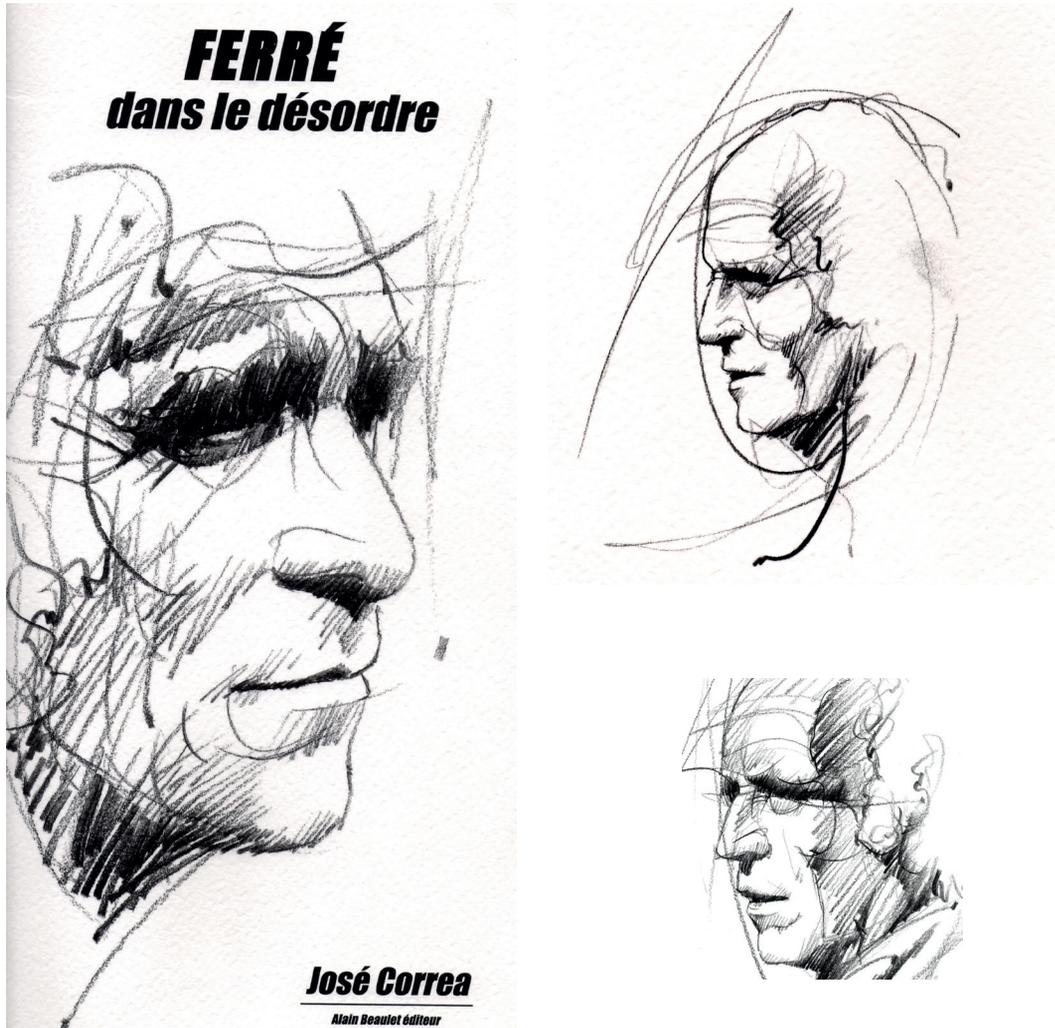
Le trait de José Correa n'envahit pas la page. Il joue avec l'espace, fait parler le noir sur le blanc, ménage des respirations, des lignes de fuite. Pour celui qui regarde, une façon de poser son Ferré à côté du sien, laisser échapper des imaginaires.

Au long de ce livre, en vingt-quatre pages, la lecture se fait sur les deux dimensions, des mots et des dessins, deux histoires pour parcourir un désordre très organisé : les mots en page gauche, les dessins en page droite, toujours tournés vers la gauche, sauf la couverture qui s'oppose. Ferré subtilement envisagé dans la vitesse du trait, la mobilité, l'insistance sur quelques noirs à hauteur d'yeux.

Ses Ferré ne nous regardent pas. De profil, le regard dans « l'utopique », pour adoucir notre vision, mettre une distance et rencontrer vraiment.

Chez Correa, tout est affaire de format, à passer du mini au maxi, du livre de poche au coffret grand format, de *Ferré, souviens-toi* à *Poète vos papiers* en passant par *D'une fureur l'autre* et ses deux *Léo Ferré en long-box*, *Ferré dans le désordre* se fait vertical (15 x 30 cm), dans le dépouillement et l'économie du noir et blanc.

Ferré dans le désordre a été publié chez Alain Beulet, après d'autres aventures artistiques de Correa, d'autres compagnons de dessins, Céline et Audiard, Monroe et Hendrix, Vian et Rimbaud.

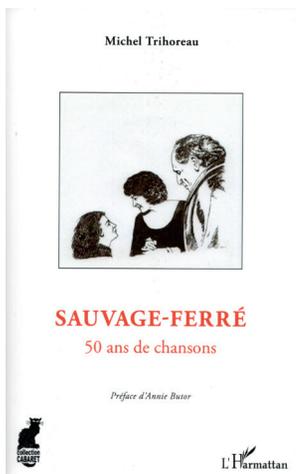


Sauvage-Ferré 50 ans de chansons

Léo Ferré « n'a jamais rien écrit pour moi, mais il se trouve que tout ce qu'il écrivait pour lui, ça me collait comme un gant », confiait Catherine Sauvage à Michel Trihoreau lors d'un entretien en avril 1994, fil très rouge de *Sauvage-Ferré 50 ans de chansons*, publié en octobre.

Ce livre comble un manque bio-bibliographique en racontant l'histoire longuement croisée, quelque peu décroisée ensuite, de deux artistes dont la carrière s'est véritablement ouverte quand Catherine Sauvage a interprété le *Paris canaille* de Ferré, en 1954.

Relevons encore, et longuement, ses propos : « Ce qu'il y avait d'amusant entre Léo et moi, comme d'ailleurs entre Vigneault et moi, c'est que je pense avoir été toujours d'une fidélité absolue à ce qu'ils ont écrit et qu'en même temps, mon interprétation n'a jamais rien eu à voir avec la leur. C'était comme ça. C'était au point où quand j'allais voir Léo ou quand j'allais voir Vigneault et qu'une chanson me tapait tout de suite dans l'oreille, en l'entendant chanter par eux, je savais ce que j'allais en faire. C'est viscéral, c'est pas du tout une vue de l'esprit, c'est pas du tout un mécanisme raisonné ». Elle disait aussi : « Il se passe avec ces auteurs-là que la chanson est tellement pour moi que je l'assimile tout de suite, que je la digère tout de suite et que je la rends tout de suite Sauvage. Il n'y a aucun problème d'adaptation. Je n'ai jamais la moindre indication comment je vais la chanter. Je l'entends par eux ça ne me gêne absolument pas et je pense qu'en même temps je leur suis complètement fidèle ». Quelle formule, « je la rends tout de suite Sauvage ». Elle la rendait, aussi, tout de suite... sauvage. Patronyme et adjectif, le mot sonne comme une marque de fabrique, une appropriation, le refus de la domestication, l'affirmation de sa liberté, sa raison d'être d'interprète.



Il y eut *Paris canaille*, un 78-tours avec *Monsieur William* et *L'Île Saint-Louis* en 1953, l'entrée dans une double décennie prodigieuse, jusqu'en 1972. Entre ces dates, une centaine de Ferré mises dans son répertoire, ensauvagées. Parfois enregistrées avant l'auteur, mises à deux reprises par lui-même en versions féminines, *Nous les filles* et *Les Bonnes manières*.

Michel Trihoreau élargit le strict cadre Ferré-Sauvage pour aller sur les passions artistiques de la chanteuse, ses pratiques théâtrales et cinématographiques, ses attirances poétiques, pour Trenet, avec Ferré « les deux plus grands poètes de la chanson », le rejet sans nuances de Brassens et Brel, l'un « c'est un grand artisan, mais ce n'est pas un poète, c'est un objet fini, tandis que Trenet et Ferré c'est une base d'envol », l'autre « je trouvais que ce n'était pas assez bien écrit pour moi ». Il raconte aussi l'éloignement des deux artistes : « On a vieilli différemment. Il prenait un chemin qui n'était pas le mien », « l'amitié fissurée », ses chansons moins – ou

plus ? – sauvages. Malgré tout, elle reviendra de temps à autre à son répertoire favori, pour finalement quitter, avec quelque amertume, la chanson et son univers impitoyable.

Michel Trihoreau tisse subtilement son récit de fragments de l'entretien de 1994. En parallèle, il le contextualise de multiples « Actualités », trente-cinq pages en toile de fond. Restriction, on aurait préféré une iconographie, une discographie précise des Ferré-Sauvage avec les titres, également ceux non enregistrés. Et l'ajout, par exemple, des deux textes que Ferré a écrits sur Catherine Sauvage, le texte complet de Mac Orlan. Ceci dit sans boudier notre plaisir et apprécier le silence rompu par Michel Trihoreau sur cette page de la chanson.

Sauvage-Ferré 50 ans de chansons est édité par L'Harmattan, préface d'Annie Butor, en couverture un dessin de Bernard Capó d'après photo, avec Madeleine, Catherine et Léo.

Ferré... vos papiers !

En octobre 2018, est paru aux Presses Universitaires de Provence *Ferré... vos papiers !*, sous la direction de Joël July et Pascal Pistone, treize communications autour de l'œuvre de Léo Ferré. Nous le présenterons dans *Les copains d'la neuille* n° 37.

CD, Vinyles, DVD

Le Poète entre tendresse et révolte

Universal revient périodiquement vers le fonds Ferré, parfois pour l'anecdotique, avec des « produits saisonniers », des compilations et assemblages divers, le « balayage » de tous les titres, un peu de raretés ici, un documentaire là, quelques recherches iconographiques, un souci de présentation et de « mises en boîtes ».

Ces produits ont été nombreux ces derniers temps. Cette année, est sorti Léo Ferré *Le Poète entre tendresse et révolte*, cent titres, cinq CD en accordéon dans un joli coffret abîmé par la moche découpe blanche autour de la photo d'André Gornet, un « Leo » sans accent, les coquilles habituelles, un titre à découvrir, « Les copains et la neuille ».

La couverture insiste sur des « Enregistrements originaux » de 1950 à 1966 et de « Nombreuses raretés » qu'on trouve, en fait, un peu partout.



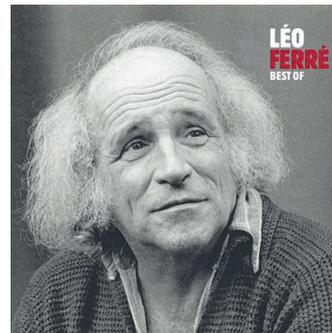
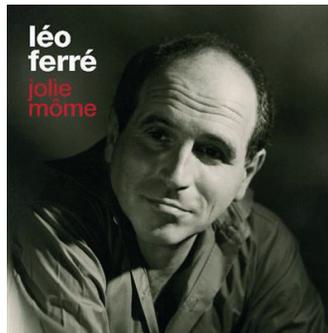
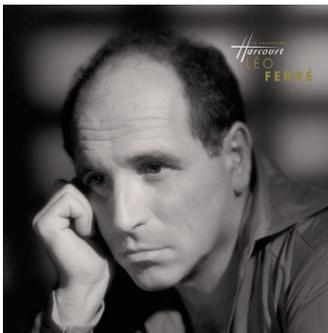
Cinq vinyles

Le vinyle ou l'histoire d'un passé qui ne veut pas passer, un retour mi-marketing, mi-nostalgie, vers un autre son, une autre esthétique discographiques.

Depuis quelques années, à tous les étages de la musique, il revient dans les bacs, s'annonce sur scène. Dans le monde des grands vendeurs chanson, pas une sortie CD qui ne se double d'un vinyle, laissant son noir pour aller vers toutes les couleurs. En 2018, Ferré aussi.

Deux 33-tours accompagnent la parution de *C'est extra* et de *Cali chante Léo Ferré*, tous les deux pour un double disque. On ne voit pas ça d'un mauvais œil, on ne cache pas un certain plaisir, pour le premier, les illustrations d'Anna Wanda mises dans un format échappant au timbre-poste, pour le deuxième, les textes de Mathieu Ferré et Cali plus lisibles, noir sur blanc, non plus dans un minuscule et illisible blanc sur noir.

Trois autres vinyles-compilations sont sortis.



Dans la collection Harcourt, treize titres, avec en couverture une des photos du célèbre studio parisien, dans son format original au verso, découpée au recto, étiquette aguicheuse : Édition limitée Vinyle blanc.

Jolie môme est une compilation Le Chant du Monde, double 33-tours, vingt-et-un titres des années 1960-1961, dont les dix titres du 25-cm *Les chansons d'Aragon chantées par Léo Ferré*. Le travail de présentation est soigné, pour chaque titre sont donnés la date, le lieu d'enregistrement, l'orchestre, les références des diverses sorties, 25-cm, EP et *Single*. Enregistrements originaux, *mastering* 2018. En couverture, nettement assombrie, une autre photo Harcourt qui illustre une édition – 33-tours et 45-tours – des premières chansons de Ferré intitulée *Léo Ferré chante...* *Léo Ferré*.

Pour son *Best of*, Barclay-Universal, dans sa collection « Back to black », a fait un service minimum, en neuf titres, sans grands détails, si ce n'est l'année d'enregistrement et,

précision, pour *La Vie d'artiste*, version 1972 et *Ni Dieu ni maître*, version 1973. En couverture, la superbe photo, utilisée à tous bouts de livre et de disque, de Patrick Ullmann.

Pour tout bagage on a 20 ans

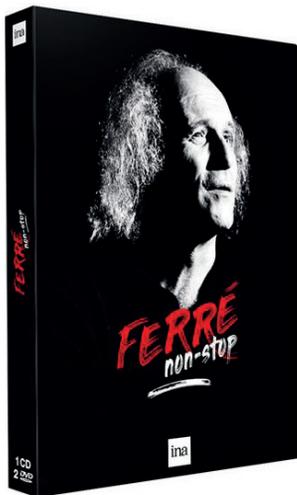


La Sido c'est Sidonie Dubosc, vingt-deux ans et six musiciens pour tout bagage : Jonathan Chamand, contrebasse ; Simon Hannouz, saxophone ; Clément Merienne, piano ; Brice Parizot, trombone ; Victor Prost, batterie ; Pierre-Antoine Savoyat, trompette, bugle.

À voir les trois rabats du CD on se dit qu'elle tire un peu la couverture. L'intérieur, le livret, le disque lui-même contredisent : il y a bien un groupe, un septuor qui se joue de Vian et de Ferré dans une couleur jazz, Vian, comme à la maison, Ferré, un peu moins. En apparence seulement.

Le CD se tourne vers les classiques des deux artistes, *Snob*, *Johnny*, *Je bois*, *Je voudrais pas crever* pour Boris Vian, *Vingt ans*, *L'Affiche rouge*, *Il n'aurait fallu*, *Jolie môme*, *L'Idole*, *C'est extra* pour Léo Ferré. Ces dernières sont posées sur des arrangements discrets, goûteux, jamais intrusifs ou dominants, l'apaisement tout à côté de la fureur, identité Ferré conservée, juste colorisée. Tous les titres sont prétextes à des échappées instrumentales, des soulèvements mélodiques toujours justes, sur la voix haut perchée de La Sido. Un disque plein de bonheurs qui reste, pour les amateurs, dans l'attente d'une dégustation en scène où il a été créé en 2016.

Léo Ferré non stop



Le dos du coffret annonce : « Pour la première fois, l'essentiel des prestations de Léo

Ferré à la télévision et à la radio est présenté dans une anthologie de près de six heures ». Anthologie, oui, l'essentiel, non, tant sont imposantes les archives de l'INA et les dizaines d'heures d'enregistrements Ferré. En deux DVD et un CD, trente ans sont parcourus, avec deux compléments, un extrait du concert de Bobino (1970) et le documentaire *À bout portant* de Roger Sciandra (1971). Un livret présente les titres, de superbes photos et une introduction de Clémentine Deroudille.

Léo Ferré non-stop montre les apprentissages de l'interprète, la voix qui se fait, le corps qui se cherche, le rapport à la caméra, donne à voir et à entendre quelques uns des plus beaux titres de Ferré, des entretiens avec Jean-Roger Caussimon, Paul Guimard, Denise Glaser, Coluche, *Paris-Taxis* dont on connaissait jusqu'alors, en disque, les versions de Colette Mars (1951) et Zizi Jeanmaire (1961), *La Mémoire et la mer* quand elle était *Ma Bretagne à moi*, sans les quatre huitains de fin, remplacés par les deux concluant la version longue du titre. Et d'autres précieux documents.

Cette anthologie pose un problème éditorial : faut-il présenter un tel montage de chansons, un simple bout à bout ? C'est le parti-pris du coffret, sa visée commerciale. Ou proposer quelques émissions dans leur intégralité mêlant entretiens et chansons dans une vision plus « patrimoniale » ? On avoue quelques frustrations devant ce *Léo Ferré non-stop*.

Un seul exemple : les deux premiers titres du CD *Passages radio 1957-1962*, *L'Opéra du ciel* et *L'Été s'en fout*, sont extraits de *Poètes à vos luths* de Philippe Soupault et Jean Chouquet, le 15 janvier 1957. Cette émission, quelques jours après la sortie de *Poète... vos papiers !*, présentait d'autres intérêts. France Culture l'a rediffusée le 17 décembre 2017. On peut la retrouver sur Internet et entendre ce qui n'a pas été retenu, trois autres titres, dont deux en récitatif et l'entretien de Ferré avec Soupault.

Nous reviendrons sur ce coffret et sur la question récurrente des archives.

Marc Ogeret, 1932-2018

On ne l'a jamais croisé dans les colonnes des *Copains d'la neuille*. La faute à l'actualité, la faute à Ferré qu'il a chanté dès 1958 sur un 45-tours, plus tard en 1999, pour son dernier disque, hors du temps de notre revue. Un 45-tours qui, au verso, le présentait en quelques mots : « Depuis le jour où, sur les pavés du port de Cassis, il "fit" son premier tour de chant, l'étoile de Marc Ogeret monte irrésistiblement au firmament de la chanson. Chanson populaire, ballade ou "goulante", tous les genres conviennent à ce spirituel trouvère, pourvu que la chanson soit bonne ! Le public "d'Agnès Capri" et de "La Fontaine des 4 saisons" n'ont pas oublié Marc Ogeret chanteur guitariste, et de surcroît intelligent ». Goûtons ce « de surcroît » !

Marc Ogeret, qui s'est éteint le 4 juin 2018, à quatre-vingt six ans, a écrit dans l'histoire de la chanson des pages de première importance, les pages d'un simple interprète, grand chanteur et faiseur de rencontres.

En 1972, pour son 33-tours *Rencontres*, Luc Bérumont lui avait écrit, entre autre compliment : « J'écris. Tu chantes. C'est la même chose. La vie m'est plus précieuse quand je t'entends chanter. C'est donc que tu chantes bien, pour moi, pour mes oreilles et pour mon cœur, comme pour les milliers de personnes à qui, physiquement, tu apportes connaissances et plaisir ». Des mots d'évidence et d'insistance sur les noces de la poésie et de la chanson, le ménage à trois avec le public, des liaisons variées que Marc Ogeret a toujours opérées dans une alliance poético-politique sur les rives de la chanson, de préférence gauche : des chansons contre, celles qui portent la Révolution, illuminent la Commune, clament des chants de marins, lèvent la Résistance. Des rencontres avec les plus grands poètes, avec d'autres moins connus, Bruant, Rictus, Alyn, Aragon, Ferré, Genet... Genet qu'il a chanté sur les musiques d'Hélène Martin, le sublime *Condamné à mort*, avant Étienne Daho et Têtes raides, Vasca à qui il a consacré tout un disque.

Il y a une longue histoire avec Ferré, le 45-tours de 1958 sorti sous de multiples couvertures avec *Le Piano du pauvre*, *L'Île Saint-Louis*, *Flamenco de Paris*, *Paris canaille*, par la suite, *Merde à Vauban*, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, Noël, tout un récital *Amour, Révolte* donné au Sentier des Halles en novembre 1998, *De grogne et de velours* le CD de 1999, une petite trentaine de Ferré qu'il a portée au long de sa longue carrière. Dans son disque, il a pris les chansons les plus connues comme les moins chantées, celles que les interprètes prennent de haut, celles qui disent intimement Ferré, *Les Vieux copains*, *Mon p'tit voyou* ou la merveille *Tu sors souvent la mer*, qu'il fut le premier à reprendre. On aimait bien son Ferré, très classique, entre cri et murmure, une signature d'emblée « lisible » et reconnaissable, sans maquillage ni fioriture. Une voix qui effleurait les mots, les raclait parfois, des arrangements au service des mots, une traversée Ferré à grands coups de sentiments, entre tendresse et révolte, grogne et velours.

Une autre très longue histoire avec Aragon qui, lui aussi, a été de toutes les scènes d'Ogeret. Trois disques disent le compagnonnage, le premier en 1966, le deuxième en 1974, le dernier en 1992. Aragon mis en musique par des maîtres musiciens, Ferré, Ferrat, Martin, Léonardi, Brassens, tant d'autres. Avec, en 1974 et en 1992, de nouveaux titres et d'anciens réenregistrés. Six titres revenant sur les trois disques, trois Ferrat, deux Ferré, un Léonardi, *J'entends, j'entends*, *Que serais-je sans toi ?*, *Nous dormirons ensemble*, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *L'Affiche rouge*, *Maintenant que la jeunesse*. Roland Leroy, dans le livret du 33-tours de 1974, avait bien résumé le talent de cet interprète : « On lit "Marc Ogeret chante Aragon". En réalité, c'est tout autre chose : au risque de déplaire à l'un et à l'autre, je dis que, pour moi, Aragon chante par la voix d'Ogeret ».

Retiré de la scène depuis les années 2000, Marc Ogeret n'a pas disparu de certains projecteurs. En avril de cette année, EPM a sorti, dans sa collection « Rouge & Noir », un triple CD *Marc Ogeret chante les poètes*. Au lendemain de sa disparition, deux beaux « papiers » sont sortis dans la presse écrite, Marie-José Sirach dans *L'Humanité* (mercredi 6 juin), Yann Plougastel dans *Le Monde* (dimanche 10-lundi 11 juin).

Deux ou trois fleurs posthumes à mettre au côté de l'œillet rouge que sa compagne avait déposé, pour le dernier voyage, sur son cœur.

Claude Vence, 1937-2018

Il a débuté en chansons dans les cabarets parisiens, au milieu des années 60, enregistré quelques 45-tours, ses propres compositions dans l'accompagnement de François Rauber et son orchestre, tenu les promesses de Pierre Spiers au verso de *Ne t'en va pas* : « Ses merveilleuses chansons resteront, comme pour ses aînés, Brel, Aznavour, vos compagnes des heures tendres et mélancoliques ». En 1974, est paru un 33-tours chez Barclay, *Prendre le temps*, orchestré par William Sheller, au dos photo d'Alain Marouani, avec en ouverture et fermeture un *Prélude*, un autre titre, *Chopin*, pour affirmer sa formation classique tout autant que ses talents en chansons.

Claude Vence, à la ville Claude Tognazzoni, a poursuivi sa voie d'auteur-compositeur-interprète, s'accompagnant au piano, mêlant à ses propres mots, ceux des poètes d'hier et d'aujourd'hui, les classiques et les modernes, Ronsard, Musset, Nerval, Baudelaire, Fort, Noguez. Une carrière souvent dans la discrétion et le refus du tintamarre show-biz.

Dans sa rencontre avec les poètes, il y eut Boris Vian, *À tous les enfants* mis en musique à la fin des années 70, popularisé par Joan Baez, par d'autres grandes dames de la chanson, Catherine Sauvage, Magali Noël, Francesca Solleville, histoire poursuivie en 1985 par la mise en musique des vingt-trois poèmes de *Je voudrais pas crever*, édité en 2005 dans la collection « Poètes & Chansons » chez EPM, et à partir de 1986 par un récital *Claude Vence chante Boris Vian*, au TLP-Déjazet puis au Lucernaire, qu'il donna ensuite à de multiples reprises. On ne peut oublier, par ailleurs, sa rencontre avec Caussimon et la sublime réussite de *À toi ma fille*.

Il tournera avec d'autres récitals, *Claude Vence chante les poètes d'aujourd'hui* et *De Louise Labé à Léo Ferré* en vingt-six chansons, qu'il donnera lors du colloque *L'Œuvre polymorphe de Léo Ferré* en 2004. De Ferré, il a mis en musique six textes, jusque là « orphelins », *Rappelle-toi*, *La faim...* (un des cinq poèmes extraits de *La Terre est soûle*, dernière section de *Poète... vos papiers !*), *L'Éternité de l'instant* (extrait), *Le Caméléon*, *Le Hibou de Paris* et *Métamec*, six chansons réunies (un extrait pour *Métamec*) dans un CD hors commerce, en 1998, traversée poétique de sa carrière.

Il a raconté dans un texte, *Comment faire chanter les mots de Léo... – Cahiers d'études Léo Ferré*, n° 1, *La Marge* – ses mises en musique où revient à nouveau sa culture musicale classique, des références à Chopin, Beethoven ou Offenbach, où se précise sa méthode. Ainsi, pour *Le Hibou de Paris* : « La musique (en fa majeur) s'éloigne de la "chanson" pour devenir accompagnement de *lied*. La mélodie défile, répétitive, rapide, sur un tempo volontairement lent à quatre temps. Des accords de onzième, très larges, sonnent un peu à la "Debussy" ». Il faudrait donner à ces chansons une large écoute, pleine réussite sur un exercice peu pratiqué, déposer des notes sur les mots de Léo, voix soyeuse, enveloppante, à sa place entre musique et poésie. En particulier, *Métamec*, plus en accord avec le poème, voix et mélodie, que l'interprétation de Ferré, la reprise de la musique du *Bateau ivre*, son récitatif.

Claude Vence est décédé le 12 septembre 2018.

Rectificatif

Dans *Les copains d'la neuille* n° 35, dans l'encadré *Je parle... à ma machine à écrire*, le vers « Des paravents chinois devant le vent du Nord » renvoyait à *Je t'aimais bien tu sais*.

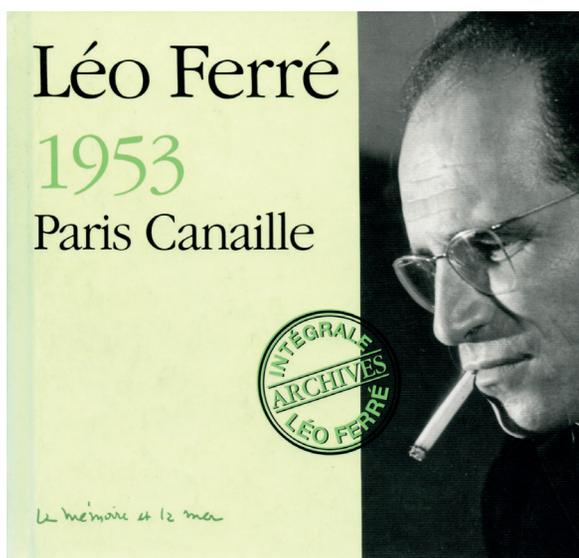
Lapsus calami provoqué par la confusion de deux « tu » ferréens.

Il fallait lire *Tu ne dis jamais rien*.

Merci à Jacques Miquel qui a relevé l'erreur.

Suite de la page 2 de couverture

Photo par la suite reprise ici et là, sur des partitions, dans le *long-box Les chansons de la période Odéon 1953-1958* (2002), en couverture du CD-livre *1953 Paris canaille* (2004) puis dans une version *digipack* (2008). Chaque fois recadrée, découpée, redressée, mutilée, réduite.



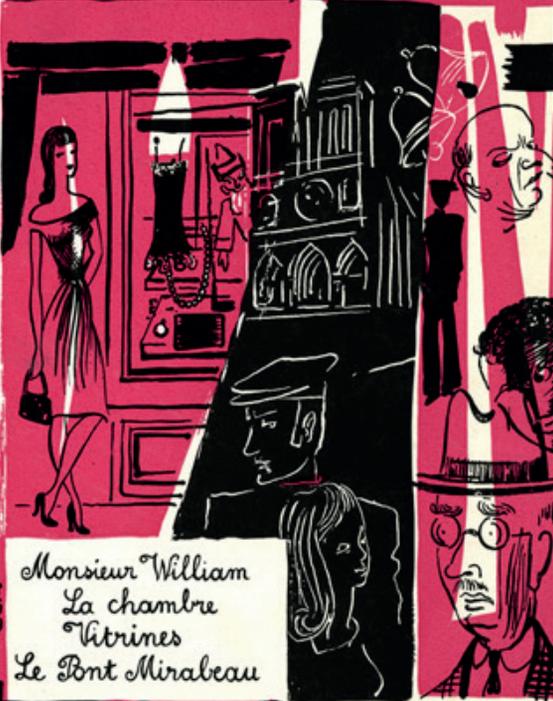
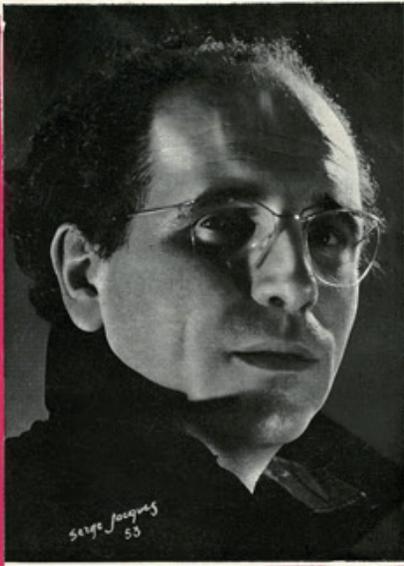
Début 2018, le site Ebay proposait la photo originale de Serge Jacques, grand format, 18 x 13 cm, livrait un plan plus large, « deux Ferré », l'ombre complète. À notre connaissance, elle n'a jamais été reprise ainsi. A-t-on été gêné par ce double Ferré ? A-t-on voulu serrer le portrait ? Peut-être, ou d'autres contingences... La photographie a toujours été affaire de ciseaux et de manipulations. Nous la donnons en couverture dans son cadrage d'origine.

En écho, en 4^e de couverture, nous avons choisi la photo de Serge Jacques dans la magnifique pochette de l'Odéon 25-cm (1953). On n'oubliera pas, du même photographe, un autre Ferré, que Mathieu Ferré a mis en couverture de la réédition du disque de 1957, *Léo Ferré Baudelaire Les Fleurs du Mal chantées par Léo Ferré* (2008).

Quatre pages en ouverture et clôture de ce numéro des *Copains d'la neuille*, quelques traces argentiques de Serge Jacques et des débuts de Léo Ferré. Une brève histoire photographique.

Les Copains d'la neuille

Léo Ferré



Monsieur William
La chambre
Vitrines
Le Pont Mirabeau

Judas
Notre Amour
Et des clous
Les cloches de Notre-Dame
Paris canaille



OS 1038
STANDARD

Longue durée 33 1/2, Microsillon

LES COPAINS D'LA NEUILLE – N°36